

# Souvenirs d'un étudiant

Autor(en): **Villard, Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **25 (1975)**

Heft 3

PDF erstellt am: **29.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-381060>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## SOUVENIRS D'UN ÉTUDIANT

Pierre Thévenaz a été mon maître pendant deux ans. Je ne l'ai guère connu personnellement, et pourtant il m'a marqué. Alors que, fils d'ouvrier, boursier à la Faculté des lettres, je songeais d'abord à un gagne-pain, il m'a donné le courage de me lancer dans l'étude de la philosophie, après m'en avoir montré la beauté.

Il a été pour moi, d'abord, simplement, un professeur. Avec les auditeurs, toujours nombreux, j'avais du plaisir à suivre ses cours : on parlait de choses essentielles, et je comprenais ! Au tableau noir, il y avait souvent des schémas montrant comment les notions se construisaient les unes sur les autres ou s'opposaient les unes aux autres. Pédagogue, Thévenaz savait que l'esprit du débutant s'éclaire souvent par des contrastes : s'agissait-il de faire comprendre la notion grecque de nature (*physis*), il était bon de l'opposer à l'idée courante actuelle et à l'idée que s'en faisait la théologie classique.

Il y avait aussi de nombreuses comparaisons et illustrations. Pour nous expliquer ce que Kant entendait par les formes transcendantales, Thévenaz racontait une fable : il y avait une fois un sauvage qui venait d'arriver en Europe. On lui a offert un repas ; avec le café, on lui a présenté des bricelets. Le sauvage admirait leurs formes harmonieuses et régulières : il prenait ces biscuits pour des produits naturels. Il ignorait, bien entendu, l'existence du moule. Le bricelet, c'est le phénomène ; ses formes, ce sont l'espace, le temps et les catégories. Le sauvage, c'est la philosophie réaliste prékantienne. Et seule la philosophie transcendentale connaît le moule à bricelets...

Thévenaz parlait très clairement, sans vains ornements oratoires. Il ne lisait pas un texte rédigé d'avance ; il improvisait sur quelques notes, et s'adressait ainsi vraiment à l'auditoire. Il se plaisait à animer l'histoire des idées : à tout moment, des certitudes « explosaient », des argumentations et des doctrines « éclataient ». La philosophie avançait sous le bombardement d'objections imprévues, elle était secouée par les chocs d'expériences décisives.

On aurait tort de dédaigner, au nom de la science universitaire, des exposés aussi schématiques et des oppositions aussi tranchées. Thévenaz ne donnait pas dans le simplisme, il ne bêtifiait pas par tendresse pour des esprits juvéniles. Sa pédagogie était liée à sa conception de l'histoire de la philosophie, telle qu'elle transparaît dans ses écrits. Je me souviens particulièrement d'une conférence qui l'explicitait. Si l'on reste à l'extérieur des philosophies passées, elles ne sont que des amas d'opinions ; l'histoire est un musée des croyances et des erreurs. L'érudit prospectera alors minutieusement leurs arrangements systématiques — et caducs. A cette attitude, Thévenaz opposait la certitude que la vérité n'apparaît qu'à celui qui entretient un rapport personnel avec elle. La philosophie vivante est faite de problèmes ; ces problèmes, il faut se les poser soi-même ; alors l'on peut et l'on doit interroger les philosophies d'autrefois, et elles répondent. Au lieu d'être paralysée à force de prudence méthodique et de précautions, la recherche s'anime.

Thévenaz osait interpréter : il se laissait interpeller par ce qu'il y a d'essentiel dans chacune des philosophies qu'il nous présentait. Chacune paraissait précieuse. L'étudiant n'était pas découragé par de laborieuses mises au point historiques ni englouti dans un océan bibliographique. Il revivait la recherche et l'expérience des grands maîtres, comme au temps où l'écriture n'existait pas (*Phèdre* 274 d-276 a). Pourtant il y avait là autre chose qu'une admiration béate pour les génies du passé. L'interprète stimulait l'examen critique et en enseignait les moyens. Il dévoilait, derrière les enthousiasmes et les systèmes, l'incertitude.

Sa philosophie était vraiment « sans absolu », en même temps qu'elle évitait le relativisme. Il tenait, je crois, à l'unité de la vérité. Mais il l'entrevoyait à l'horizon de la recherche, un horizon jamais atteint. Tout était vécu et pensé dans la tension entre la rigueur de l'idéal et la médiocrité de nos tâtonnements.

Il fallait démasquer les faux dieux, notamment l'Histoire, que la sottise contemporaine croit parfois connaître à l'avance, en prétendant déchiffrer son sens et ses tendances. Thévenaz rappelait que l'histoire est faite d'événements, et que le propre d'un événement est d'être imprévisible. Il remarquait que l'homme comprend son passé et son présent à la lumière d'événements décisifs et riches de significations diverses. Mais cette *compréhension*, cette conscience de situation historique, ne constitue jamais un *savoir*.

Plus encore que l'absolutisme intellectuel, Thévenaz détestait, je crois, les arrangements, les compromis, les syncrétismes. Ainsi, il ne cachait pas son aversion pour la pensée « raisonnable » de l'*Aufklärung*, qui prétendait tout concilier en affadissant tout. Il avait l'amour de l'altérité. Ce n'était pas un goût esthétique pour la

diversité, mais une ouverture à la nouveauté et un sens de l'affrontement.

Après avoir suivi ses cours pendant quelques mois, j'ai appris qu'il était chrétien engagé. Cela m'a d'abord surpris, parce que ses cours invitaient à un travail proprement philosophique et n'exerçaient aucune pression dans le sens des convictions chrétiennes. Mais on me disait : « Des études bibliques organisées par la paroisse se font chez lui. » Que ces bruits soient justes ou faux, je ne voyais pas de rapport entre cet engagement et les exigences d'une raison qui ne prétendait nullement être éclairée par une Révélation et qui ne revendiquait aucune autorité.

Tout s'est éclairé par la lecture de ses écrits posthumes. J'y retrouvais bien l'honnêteté intransigeante que j'avais sentie : ne rien soustraire aux exigences de la recherche rationnelle ni à celles de la foi. Ne pas tenter non plus une conciliation, comme si le conflit véritable était entre foi et raison ! Non, l'affrontement décisif, c'est la rencontre de l'homme et de l'Autre absolu, celui dont l'altérité est plus radicale et plus inquiétante que toutes les autres altérités. Dans cet affrontement, l'homme tout entier, avec sa « foi » et sa « raison », est ébranlé. Il découvre qu'il est sans justification, et qu'avec la meilleure volonté du monde, il passe à côté de la Vérité : la Croix du Christ, qui le juge et le sauve. Pourtant, cette expérience-choc, loin d'écraser l'homme, le rend à lui-même. Il a quelque chose à faire, il a beaucoup à faire, et il est appelé à en répondre. Pour la raison, il s'agit d'être encore plus lucide et consciente d'elle-même : consciente que, définitivement, elle n'a pas en elle-même de fondement ni de point de départ radical. Ici commence la véritable philosophie : élucidation de l'expérience humaine, dans son incurable précarité et sa prodigieuse diversité.

En regardant maintenant en arrière, je m'aperçois que les quelques lacunes que j'ai remarquées dans l'enseignement de Pierre Thévenaz avaient peu d'importance. Il ne tenait guère compte de la logique ni de l'épistémologie ; il avait, me semble-t-il, de l'aversion pour tout formalisme, ou du moins pour le formalisme éthique de Kant. Mais il ne prononçait pas d'exclusive. Il nous a fait comprendre le statut de la recherche philosophique. Le rejet de l'absolutisme, loin de restreindre le champ d'investigation, l'ouvrait encore. Ce champ, chacun de ses étudiants avait envie de le prospecter, dans des directions différentes. Thévenaz ne cherchait pas à faire des adeptes ni à fonder une école.

Il nous a donné des exemples précis de cette recherche « à la taille de l'homme ». Lors d'une conférence sur la responsabilité, donnée à l'Association chrétienne des étudiants, il montrait que la doctrine sartrienne de la responsabilité totale débouchait sur une impasse :

déclarer que je suis responsable de tout mon être, de tout le monde et de toute l'histoire, cela ne m'engage à rien de précis dans ma vie. Autant dire que je ne suis responsable de rien. Ou alors, c'est confondre la responsabilité avec une culpabilité inévitable, puisqu'elle serait liée à mon existence même, et écrasante. En réalité, il faut distinguer culpabilité et responsabilité. La culpabilité véritable se manifeste dans des actions concrètes ; le chrétien en est libéré par sa foi en la Grâce. Quant à la responsabilité, pour avoir un sens, elle doit être limitée et porter sur des domaines déterminés. Elle doit aussi avoir un vis-à-vis : je suis appelé à répondre à quelqu'un : autrui ou la société ou Dieu.

Pierre Thévenaz le savait : l'excès est réservé à Dieu ; à l'homme appartient la mesure.

JEAN VILLARD.